

Edgar Morin nous a aidés à comprendre le monde



Edgar Morin, qui vient de nous quitter à l'âge de 104 ans, était un agitateur d'idées, un jeteur de ponts, toujours aux avant-postes de la pensée.

WILLIAM BOURTON

Avec Edgar Morin, c'est l'une des dernières grandes figures intellectuelles du XX^e siècle qui s'en est allée. Docteur honoris causa de 24 universités à travers le monde, penseur transdisciplinaire et indiscipliné, curieux et passionné par le monde dans lequel il vivait, cet homme affable se montra capable de prendre les armes contre l'occupant nazi comme de conduire une étude sur une commune perdue de Bretagne en y séjournant près d'un an (*La métamorphose de Plodémet*, 1967) ou de commettre une somme théorique en six tomes qui renouvela l'approche et la philosophie des sciences humaines (*La Méthode*, 1977-2004).

Edgar Morin, né Edgar Nahoum, vit le jour à Paris le 8 juillet 1921 dans une famille juive séfarade originaire de Salonique. Son adolescence fut marquée par la montée des totalitarismes et de l'antisémitisme. « Ma conscience juive se diluait dans ma recherche d'une conscience politique humaniste qui cherchait une voie dans la crise de la démocratie, l'antifascisme et l'antistalinisme », expliquera-t-il plus tard.

A 17 ans, il s'engagea au Parti frontiste, un groupuscule antifasciste pacifiste. Dans son essai *Leçons d'un siècle de vie* (2021), il qualifia d'« erreur » ce pacifisme de jeunesse, qui lui fit croire que les concessions faites à Hitler à la fin des années 30 seraient de nature à calmer le dictateur et à éviter la guerre.

Dessillé, il entra dans la clandestinité en 1942, après avoir décroché une licence en histoire et géographie et une licence en droit. Lieutenant des Forces

françaises combattantes, il prit le pseudonyme de « Morin », qu'il conserva par la suite, tout en gardant « Nahoum » sur sa carte d'identité.

Attaché à l'état-major de la 1^{re} Armée française à Berlin à la Libération, puis chef du bureau « Propagande » à la Direction de l'information au gouvernement militaire français en Allemagne, il réalisa sa première étude sociologique sur le vif, en décrivant un pays en ruines, dévasté et hagard (*L'an zéro de l'Allemagne*, 1946). En 1950, il entra au CNRS (Centre national de la recherche scientifique), où son éclectisme et sa propension à penser *out of the box* ne cesseront de dénoter, jusqu'à son accession à l'éméritat, en 1993.

La pensée complexe

Dans la plupart des notices biographiques, Edgar Morin est présenté comme « sociologue ». Une appellation quelque peu réductrice pour un homme qui, toute sa vie, s'efforça de travailler sur ce qu'il appelait le « caractère trinitaire de l'humain », à savoir l'individu, la société et l'espèce. Une démarche relevant davantage de l'anthropologie, au sens ancien du terme.

C'est son premier ouvrage important, *L'homme et la mort* (1951), qui le conduisit à la transdisciplinarité. « A cette époque, la Bibliothèque nationale

recensait en tout et pour tout quatre ouvrages sur ce sujet (la mort), tous religieux », expliquait-il. « Mais pour comprendre les attitudes des hommes face à la mort, il y a bien sûr l'étude des religions, mais aussi la biologie, l'histoire, et même la préhistoire, l'étude des civilisations, la psychologie, la psychanalyse, pratiquement toutes les sciences humaines, sans oublier la littérature et la poésie, qui en parlent beaucoup. »

Edgar Morin

”

Tout Edgar Morin était dans cette profession de foi. Pour lui, quelque problème important était invisible depuis une discipline close et nécessitait une approche transversale et transdisciplinaire : une « pensée complexe » – concept qu'il forgea avec le neurobiologiste Henri Laborit. Tel fut son credo en se penchant sur le show-business (*Les Stars*, 1957), sur les « légendes urbaines » (*La Rumeur d'Orléans*, 1969) ou sur l'opposition classique mais stérile

Jusqu'au bout de sa longue vie, Edgar Morin resta connecté à l'actualité, qu'il ne se privait pas de commenter.

© HATIM KAGHAT.

nature-culture (*Le Paradigme perdu. La nature humaine*, 1973).

La France du début des années 60 finit par devenir trop étriquée pour cet esprit libre et curieux. Il traversa l'Atlantique pour aller enseigner à la Faculté latino-américaine des sciences sociales de Santiago du Chili, puis, en 1969, à l'Institut Salk de San Diego. Sur cette côte Ouest américaine encore imprégnée de culture hippie (*Journal de Californie*, 1970), il s'initia aux nouvelles théories de l'information et à la cybernétique, qui allaient féconder sa *Méthode*.

« Mea culpa »

Politiquement, de 1945 à 1951, Edgar Morin adhéra au Parti communiste. Dans *Leçons d'un siècle de vie* (2021), il expliqua s'être laissé convaincre par les aspects apparemment positifs du régime de l'URSS en matière d'éducation, de santé ou d'égalité des peuples soviétiques, par le fait qu'il ne fallait pas le juger sur « son passé odieux » – les procès de Moscou, le fanatisme stalinien, etc. – mais sur « son futur libérateur de l'humanité opprimée ». Une erreur de jugement dont il s'était repenti dès 1959, dans le livre *Auto-critique*.

Après ce fourvoiement, il tint à distance les idéologies qui rendent les hommes esclaves d'idées qu'ils ont eux-mêmes élaborées. « Le risque d'erreur et d'illusion est permanent dans toute vie humaine, personnelle, sociale, historique, dans toute décision et action, voire dans toute abstention, et il peut conduire à des désastres », affirmait-il, en avouant être incapable de comptabiliser toutes celles qu'il avait

commises.

Morin consacra l'essentiel des trente dernières années de sa vie à dénoncer les graves dysfonctionnements écologiques et économiques (*Terre-patrie*, 1993) qui font courir à l'humanité le risque d'une catastrophe majeure, « qui rappellerait celle qui faillit éliminer la vie à la fin du primaire » (*Vers l'abîme*, 2007). Il appelait de ses vœux un changement radical de paradigme (*La voie*, 2011).

Au soir de sa vie, s'il ne pouvait que déplorer qu'à maints égards la crise pla-

nétaire ne cessât de s'aggraver, il se réjouissait cependant de la multiplication des prises de conscience, des initiatives diverses « qui préparent un futur autre ». « Mais ce qui manque à toutes ces initiatives, c'est d'être reliées », nous confiait-il en 2013. « Ce qui manque aussi, c'est une pensée. »

Une espérance

A l'élaboration de cette « pensée » régénérante, il contribua sans relâche. A près de 100 ans, il dissertait encore, en compagnie de son épouse, la sociologue Sabah Abouessalam, sur la pandémie et la crise planétaire qui s'ensuivit (*Changeons de voie*, 2020). Et de répéter, dans la lignée de ses ouvrages précédents, que cette catastrophe était liée à la dégradation de la planète, elle-même due à un déchaînement des forces économiques. Une cupidité sans espoir ? Non, Edgar Morin voulait croire à l'existence de « forces génératives » en l'humain, comme en témoigne *Réveillons-nous* (Denoël), un appel à la mobilisation publié en 2022.

« Le principe est de changer de voie : abandonner la voie dite néolibérale, qui non seulement consacre l'hégémonie du capital et du profit mais privatise les indispensables services publics », nous expliquait-il lors d'un ultime entretien, en mars 2022. « Il s'agit d'opérer progressivement le recul de l'hégémonie des puissances d'argent (...), de dépasser l'alternative stérile entre croissance et décroissance, de faire croître les productions utiles et indispensables aux individus et à la nation – y compris les biens culturels – et décroître la production d'énergies polluantes, les produits mythiquement valorisés par la publicité – les aliments industriels, entre autres. Cette politique doit intégrer l'écologie, non seulement pour les énergies mais pour la qualité de la vie dans les villes et les campagnes, la réforme de l'agriculture, le développement de l'économie sociale et solidaire. »

Edgar Morin se désolait du retour de la guerre aux portes de l'Europe – il plaidait pour « une Ukraine fédérale et neutre, trait d'union entre l'Est et l'Ouest » – et du « somnambulisme généralisé » qui lui rappelait celui qu'il avait connu de 1933 à 1940. Il n'en continuait pas moins à allier l'optimisme de la volonté au pessimisme de la raison. « Une des plus grandes leçons de mes expériences, c'est que le retour de la barbarie est toujours possible ; aucun acquis historique n'est irréversible », lançait-il au bout de chemin, en guise d'ultime avertissement.